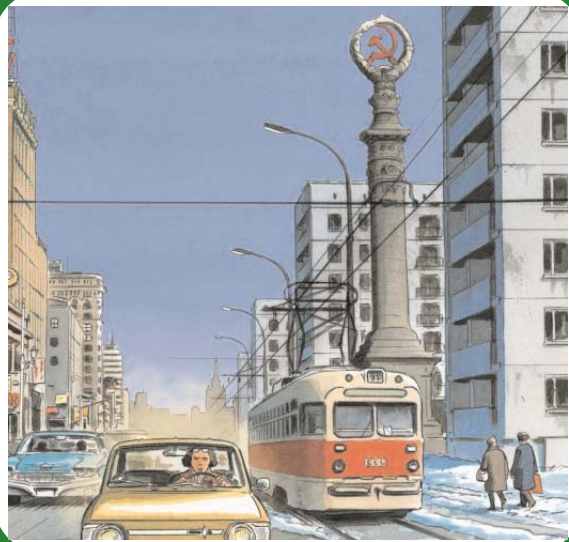


Le Galepin

- ROUGE -

n°26 - 1^{er} janvier 2020



«Est-Ouest» - Christin/Aymond

sommaire du n°26

CETTE PHOTO-CI . <i>Fêtes la trêve...</i>	2
VAGABONDAGES LITTÉRAIRES . <i>Une vie entière</i> , R.Seethaler	3
. <i>Motobécane</i> , B.Crombey	5
. <i>Fârô, une nuit</i> , J.Varenne	6
JEUNESSE . <i>La vieille dame et les souris</i> , A.Brouillard	7
. <i>Le chevalier à la courte cervelle</i> , A.Jonas/B.Delaporte	8
. <i>Cours!</i> , D.Cali/MAC Quarello	9
ROMAN GRAPHIQUE . <i>Est-Ouest</i> , P.Christin/P.Aymond	10
POÉSIE . Marie Uguay	12
MON CINÉMA D'ARRÊT DÉCÈS . <i>14 décembre 2019, Panamarenko</i>	14
AU-DELÀ DE CETTE LIMITE... . <i>Usque tandem...</i>	12
LA CHRONIQUE DU Pr HERNANDEZ . <i>Si le grain ne meurt...</i>	14



Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet,
Mario Lucas, Roger Wallet

A participé à ce numéro :

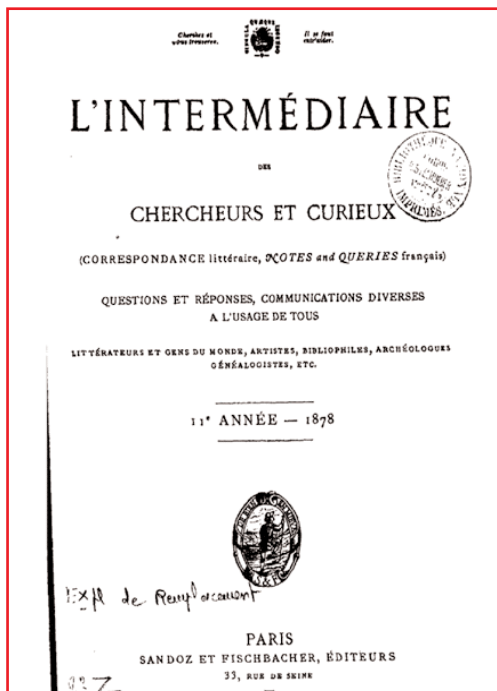
Michel Deshayes, Marc Frétoy, Anaïs Labbaye,
Rémi Lehallier

site : www.lecalepin.fr

& sur associationaufildesmots.com/

& <http://www.voisinlieupourtous.moonfruit.fr/>

FÊTES LA TRÊVE...



Cela fait des mois que monarchistes, républicains et bonapartistes s'empaillent à la Chambre des Députés. En décembre 1874, ils décident d'un commun accord de souffler un peu... C'est la presse satirique qui invente l'expression de *trêve des confiseurs*, dans l'idée de se moquer gentiment des députés...

L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux dans son édition de 1878 note la naissance de l'expression et commente: « (...) on ne soulève pas de questions irritantes, qui, troublant l'esprit public, nuiraient aux affaires. Et même, afin de mieux vivre en paix, on se sépare, on se donne des vacances. Donc, point d'aigres propos et pendant cette accalmie, les marchands de sucreries, de gâteaux, de friandises, font, tout doucement, leur petit commerce. »

Certains voudraient croire que c'est également ce jour-là qu'est né le Peinard Noël...

Michel Lalet ♦

«UNE VIE ENTIÈRE»



Quand bien même on aurait prévu autre chose, on ne peut rien faire que le lire jusqu'à la page 157 quand on y a plongé le nez. Ce n'est pourtant pas un polar, il n'y a nulle intrigue et nul artifice pour nous tenir en haleine. Rien que la langue

de l'Autrichien Robert Seethaler dans la traduction soyeuse d'Élisabeth Landes.

SOYEUX : Qui est doux, fin et brillant comme de la soie.

L'adjectif m'est venu sous la plume mais la référence littéraire qu'il implique a jailli dans mon esprit à la lecture du premier paragraphe, qui est celui-ci :

« Par un matin de février de l'année dix-neuf cent-trente-trois, Andreas Egger souleva de sa paillasse complètement trempée, à l'odeur un peu rance, le chevrier mourant Jan Kalischka, que les gens de la vallée appelaient Jean des Cornes, et le porta au village sur un sentier de montagne de plus de trois kilomètres, enfoui sous une épaisse couche de neige. »

Quelque chose dans le ton, dans la souplesse de la phrase, m'a irrésistiblement fait penser à « Soie », de Baricco – un de mes deux ou trois livrets de chevet – et même à la voix de Jacques Bonnaffé interprétant ce texte sur CD.

Ce sentiment s'est confirmé de page en page. Comme par exemple de s'arrêter sur un geste insignifiant et de le hisser au niveau de quelque chose de révélateur :

« Puis il passa une main derrière sa tête et en retira une petite tige de bourgeons qui s'était empêtrée dans son col. Il mordit l'un après l'autre dans les petits bourgeons blancs et se mit à les sucer comme des caramels. »

procédé narratif utilisé une dizaine de fois.

Et puis « Une vie entière » est aussi le parcours biographique d'Hervé Joncour dans « Soie » : ce n'est pas toute sa vie mais tout ce qui la rend si singulière.

Ici Seethaler est plus proche de la biographie, de ces années qui « valent » pour Egger, elles démarrent par ce jour où il entreprend de sauver le chevrier et, presque, s'achèvent sur le retour de Jean des Cornes : des alpinistes redescendent au village son corps, qu'ils ont trouvé congelé là-haut, dans la montagne. Une destinée qui eût pu être celle d'Egger lui-même. Jugez-en.

Tout petit il est recueilli par son oncle, qui en fait un souffre-douleur, jusqu'au jour, à dix-huit, où il se rebiffe – la froide résolution de ceux qui iront jusqu'au bout – et son oncle le chasse. Il est costaud, il va louer ses bras et, grâce à ses quelques économies, s'acheter dans la montagne un petit lopin. Il s'y construit une bicoque, il défriche – « Il ramassait les pierres et, pour tromper son ennui, il leur donnait des noms », exactement ce que fait Hervé Joncour de retour du Japon : il entre à pied dans Lavilledieu « en comptant ses pas pour que chacun ait un nom » – il cultive ses légumes. Il a 29 ans.

Quand il redescend après que le chevrier a préféré se traîner seul sous la neige, il va boire à l'auberge. Advient un événement considérable, bien qu'insignifiant pour tout autre : « [La jeune femme] apporta un second verre et, quand elle se pencha pour le poser sur la table, elle effleura l'avant-bras d'Egger d'un pli de son corsage. L'effleurement fut à peine perceptible, mais il lui causa une petite douleur aiguë qui, seconde après seconde, semblait s'infiltrer plus profondément dans ses chairs. »

Son amour, il mettra longtemps à le déclarer. Entre-temps il s'est fait embaucher par la société qui installe le téléphérique. À lui les tâches risquées, comme de percer à flanc de montagne. Un soir – il a bien sûr tout organisé – il parle avec Marie dans le village. « Regarde ! » et s'allument là-haut, dans la pente, suffisamment de petits feux pour que l'on puisse lire « Pour toi Marie ».

Ils vivent ensemble dans sa petite cahute.

Une nuit où il est dehors, il se déclenche une terrible avalanche dont il sortira miraculeusement vivant, simplement blessé, mais pas Marie qu'il mettra un temps fou à sortir de son cercueil de neige...

Marie à qui il écrira une lettre, bien plus tard, depuis le camp soviétique de Vorochilovgrad où il restera prisonnier de guerre huit ans durant,

«... je ne vais pas me plaindre. Il y en a plus d'un, couché là dans la neige, raide et froid, pendant que je regarde les étoiles. Peut-être que tu vois des étoiles, toi aussi. [...]

Il plia et replia la lettre en tout petits morceaux, puis il l'enterra dans le sol à ses pieds.»

Le village a beaucoup changé avec le développement des sports d'hiver. Il se reconvertit en guide pour faire découvrir aux touristes les charmes de la montagne. Il arrête à soixante-dix ans passés.

Il n'a jamais cherché à remplacer Marie. Le hasard va le faire rencontrer une institutrice retraitée qui fait la classe au village en attendant la nomination d'un nouvel enseignant. Anna Holler se prend à goûter le rencontrer mais, le soir où elle le couche dans son lit, Egger ne peut se résoudre à l'aimer...

«Anna Holler quitta le village sans tambour ni trompette, aussi discrètement qu'elle y était arrivée. Avant même le lever du soleil lors d'une froide matinée, elle monta dans le bus avec ses deux valises, alla s'asseoir dans la dernière rangée et ferma les yeux pour ne plus les rouvrir une seule fois de tout le trajet, ainsi que le chauffeur le rapporta ensuite.» Baricco, je vous dis!

Egger vieillit, il perd un peu la tête, ne sachant plus parfois «s'il était encore en train de penser ou s'il rêvait déjà». L'heure est venue

«Il éprouva une douleur aiguë à la poitrine, regarda son buste s'incliner lentement en avant et sentit sa joue se coucher sur la table. Il entendait son cœur. Il écouta le silence quand il cessa de battre. Patiemment, il attendit le battement suivant. Et quand il n'en vint plus, il lâcha prise et mourut.»

Il est une autre référence qui m'est venue à la lecture de

ce livre, sans doute en raison de la montagne et de la neige: Hubert Mingarelli («La dernière neige» fait partie de mon petit mausolée personnel). À la montagne s'accroche nécessairement le silence, les personnages sont taiseux. Ils sont rudes à la tâche aussi et, pour dire leurs sentiments, ce sont les gestes qui parlent à leur place.



La force de ce texte (env. 180.000 signes) tient à la constante retenue de l'expression et des personnages. À leur «pauvreté» allais-je dire, au sens où l'emploie Ferré, «les mots des pauvres gens» («Avec le temps»).

Ceci m'émeut:

«Alors il réalisa qu'il neigeait. Toujours plus drue, la neige tombait du ciel et se posait sur les rochers et sur les prés verdoyants. Egger continua d'avancer. Il faisait attention à ses pas pour ne pas glisser et, tous les quelques mètres, essayait les flocons de ses cils et de ses sourcils du dos de la main. À ce geste, un souvenir lui revint, la pensée fugace d'une chose qui remontait à très longtemps, rien de plus qu'une image très floue. *Il n'est pas encore temps*, dit-il tout bas, et l'hiver se coucha sur la vallée.»

qui clôt le livre.

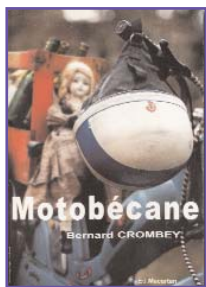
Comme je vous souhaite de l'aimer!

Aude France ◆

Sabine Wespieser, 2015.



«MOTOBÉCANE»



Oh, deux fois rien, 28 pages, un monologue théâtral. C'est à cette occasion que je rencontrai Bernard Crombey, comédien d'exception et homme d'une rare gentillesse. Il avait déjà tourné partout en France avec son «*Monsieur Motobécane*» et l'édition originale

était épuisée... Impossible pour moi de dissocier ce texte criant de vérité des images scéniques dépouillées et mordantes à l'âme.

B.C. a écrit son monologue à partir d'une pièce de Paul Savatier, «*Le ravisseur*» (Gallimard). L'histoire est celle d'un pauvre bougre pris à avoir «séquestré» une fillette et accusé d'avoir abusé d'elle. Victor vit avec sa mère dans un petit village de Picardie. Ses rares ressources, il les tire des bouteilles vides qu'il ramasse et revend. Il se déplace sur une mobylette bleue.

Le charme inouï (au sens propre) de ce texte tient à sa langue. B.C. est originaire de la Picardie profonde et il en réinvente la langue – car le picard n'est guère audible en l'état. Le mieux est de l'écouter parler – il s'adresse à son juge du fond de la cellule où on le retient.

Quand j'ai edmandé un cahier à écrire ma vie ed vérité, les gardiens m'ont fait ed la moquerie. I croyaient qu'ej connaissais rien à lire. À rien l'écrire mon nom. Bien tous étonnés ed voir qu'ej pouvais remplir une page en cinq minutes, sans manquer un «s» à la fin des mots.

À ma mémoire remis à zéro à l'exacte, el mobylette Motobécane a toujours habité vec moi à Picardie, touche à touche frontière nord des Ch'timis, un hameau sur el commune ed Routhiauville, et à garer la nuit à m'maison, à l'ferme où l'père était l'owrier d'agriculture. [...] [Lui], c'est un cul-terreux... qu'a poussé dans la betterave. [...] C'est mon principal à nourrir, el récolte des bouteilles vides, à gagner mon pain et mes deux biftecks hachés ed la semaine.

Un jour il croise une pétiote, vec son cartab' rouge sur

el dos. Elle connaît son nom, Bonjour, m'sieur Motobécane. Elle fait l'école buissonnière, elle ne veut pas rentrer chez elle, la mère va frapper à très fort...

Amandine vient d'entrer dans sa vie. Sa présence émeut profondément Victor qui se découvre là capable de tendresses paternelles, lui qui n'a jamais eu de femme dans sa vie. Sa seule tentative fut de se rendre une fois auprès d'une amie parisienne de son voisin et ami Joseph. Mais quand elle lui annonce *el prix qui dépassait l'prix ed toute ma récolte à bouteilles ed l'année, em'chuis elvé pas dit au revoir, rouge rage, tout droit au train...*

Au village, les secours s'organisent. Victor y prend part, même que... un berger allemand *a pointé d'un coup el nez, tiré sur sa laisse, venu vers moi, grimpé pattes cont' m'poitrine, erniflé jusqu'à mon touriquet.*

Et puis, Amandine va être retrouvée à l' sortie *ed sa maison. Avant de m' rejoindre dans l'bois, all était passée en cachette par son garage, pas qu'sa mère la voye, rafler toutes ses poupées...*

Bien sûr le juge ne croira pas un instant aux déclarations de Victor. Pour ça qu'il a décidé d'écrire ce cahier, pour écrire [sa] *vie ed vérité*. Qui pourrait croire à une telle histoire?

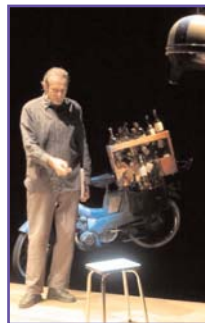
Elle culmine le jour où Amandine décide Victor de l'emmener à la rivière pour se baigner. *À peine arrivée entendre couler l'eau, l'Amandine était déjà à nue toute entière, s'avancer la peau blanche marguerite dans el rivière, et d'un coup ej voyais qu'ej la voyais pus. Motobécane la sauve et Amandine se met à rêver de plus tard: Quand ej serai grande, on ira à Paris tous les deux... et ej te dirai Ej veux m'marier à la bague avec toi...*

Si jamais il s'en sort, il s'achètera une mobylette bleue, modèle sortie d'usine AV 89...

Un texte sublimement tendre.

Roger Wallet ♦

éd Macartan



«FÄRÖ, UNE NUIT»



Joëlle Varenne est cinéaste. Elle n'a pas quarante ans. Elle en a seulement trente quand elle écrit ce court texte, qui est un bref récit halluciné.

Bref: le souffle d'une nouvelle, 50.000 signes. Paru en 2013, dans la collection

Chiendents, aux éditions du Petit Véhicule, il vient d'être réédité chez Balland.

Récit: celui d'une nuit passée, en 2005, à bavarder avec Ingmar Bergman dans son île de Färö, en Suède.

Halluciné: la jeune femme de 23 ans rencontre celui qu'elle admire plus que tout. Serait-elle dans un rêve?

Depuis le décès de sa femme, Ingrid, en 1995, le cinéaste suédois a cessé toute activité. *«Continuer à vivre me laisse indifférent. Je tente de maintenir ma vie en ordre, de respecter un schéma. Je me lève à six heures, je travaille méthodiquement le matin. Ensuite il y a le théâtre. Mais le fait même de vivre est lourd.»* Il mourra en 2007 sur l'île de Färö.

Joëlle Varenne lui a transmis un scénario, sur lequel elle aimerait recueillir son sentiment. Ne recevant pas de réponse, elle décide de lui rendre visite. Elle sillonne l'île à bicyclette et un soir, par hasard, elle tombe sur sa maison. Elle aperçoit son ombre.

«Il se déplaçait dans la pièce, allant et venant derrière cette vitre comme un écran.[...] Ses longues mains se posaient sur une chaise, un meuble pour assurer sa démarche. [...] Un visage long, massif, parcheminé de rides mais aux traits toujours forts, énergiques. Au regard sombre, brillant sous la noblesse d'un front haut et large...»

Elle se décide à frapper, il finit par ouvrir. Et c'est l'incompréhension, la colère, la fureur:

– *Wo ist yu to disturrb mei? [...] Was do yu want from mei?*

L'auteure utilise un mélange d'allemand, d'anglais et de suédois pour traduire le rago du vieil homme. *«Des mains puissantes aux doigts longs, nouveaux, parcourus*

de veines bleues et saillantes. Elles tremblaient, se contenaient puis s'agitaient en battant l'air. Des gestes rapides, tranchants.»

Il faudra du temps à la jeune femme pour s'expliquer et lui donner le scénario de «Perds le visage» (qu'elle tournera quatre ans plus tard). Et sous la rudesse, point une tendresse paternelle qu'elle aurait crue impossible.

«Je l'aimais. C'est pour cela que j'étais là, tout simplement pour lui dire que je l'aimais et que je ne pouvais pas continuer à vivre sans le lui avoir dit. Sans cet aveu, quelque chose resterait irrésolu dans ma vie car je lui devais la lumière que ses images avaient projetée sur ma nuit. La vie qu'il y insufflait, leur durée, l'intensité qui s'y écoulaient vivait en moi.»

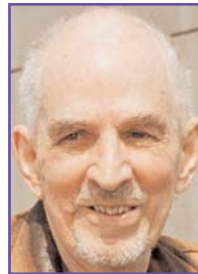
Miracle: ils s'enlacent avec tendresse. *«Il m'a souri et caressa ma paume comme pour y marquer quelque chose. Puis il posa son autre main sur le dos de la mienne, elles m'enveloppaient, comme une prière. Et sans détacher mon regard de lui, lentement, comme on s'arrache à un songe, je fis un pas en arrière et dans ce mouvement nos mains se séparèrent.»*

La beauté de cette nouvelle tient à l'absolue sincérité du récit, et les dialogues mélangeant les langues, si certains mots nous restent étrangers, traduisent le ton des échanges: la colère comme le rire et la tendresse. Il n'y a nulle autre action dans ce récit, que ce face-à-face improbable entre un génie de 87 ans et cette jeune femme de quatre fois moins. L'ambiguïté amoureuse ne vient jamais s'immiscer dans ce que résume tout simplement le mot de «tendresse» (*tenderness, Zärtlichkeit, ömhet* selon la langue).

Le récit est d'une vraie délicatesse, dans un équilibre funambule. Ce qui suffit aussi à dire sa légèreté...

Anais Labbaye ♦

éd. Petit
Véhicule,
2013



«LA VIEILLE DAME ET LES SOURIS»



«Trois souris s'installent chez une vieille dame partie en voyage. La dame revient... Feront-elles bon ménage?»

Il s'agit là d'un album sans texte. Son premier argument est donc dans les dessins. La palette d'A.B. est dans des tons doux, fondus, jamais agressifs. «Tous ont la "ouateur" magnétique des rêves. [...] Car rien n'est jamais trop, mais toujours un peu, dans les dessins d'Anne Brouillard, et cette retenue exemplaire la place à fleur d'émotion.» [Marine Landrot, *Télérama*]

L'histoire démarre dans un vieux quartier, dont deux silhouettes de grues pourraient bien indiquer qu'il va devoir céder le pas à la reconstruction. Trois souris s'introduisent dans une maison, jusqu'à cette porte sous laquelle elles se faufilent. Quand elles entendent du bruit, elles se cachent. Une vieille dame ramasse au sol des miettes de pain de mie... Elle a un soupçon et place une tapette. Le lendemain, elle y trouve deux souris qu'elle s'empresse d'aller déposer au pied des grands arbres du square. Mais chez elle, les souris s'installent, plus nombreuses. Puis la vieille dame déménage et les grues entrent en action...

L'animation des pages est remarquable, cela va d'une double page à huit vignettes dans la page – chacune s'at-



tache alors à un «petit rien» (Ferré, «ce rien qui fait sonner la vie comme un réveil au coin du lit»). Car il y a du poignant dans cette histoire, quelque chose des «Vieux» de Brel, la cruauté en moins.

La dernière double page éclaire, tout à droite, un immeuble neuf de quatre étages, à l'arrière du vieux quartier. On croit y discerner le fauteuil rouge de la vieille dame et d'ailleurs, dans la rue, au pied des marches, trois souris attendent...

Un album qui ne se livre pas tout entier à la première lecture. On y revient, on n'avait pas vu la porte du buffet entrouverte, ni le sourire de la dame découvrant les souris dans sa tapette...

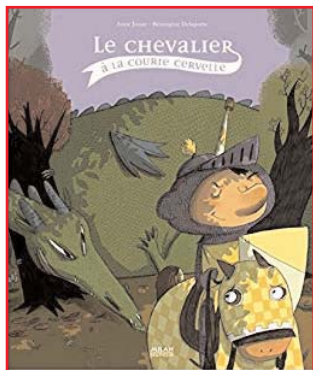
«Anne Brouillard est auteure-illustratrice. Née en Belgique en 1967 à Leuven, d'une mère suédoise et d'un père belge, elle y grandit et suit quelques années plus tard des études artistiques à l'Institut Saint-Luc à Bruxelles. Elle publie son premier album en 1990. Cet ouvrage intitulé "Les trois chats" est très vite reconnu. Il est annonciateur du talent d'Anne Brouillard et se voit rapidement édité en Allemagne et aux États-Unis.» [Ricochet]



Seuil Jeunesse, 2007.
28p.



«LE CHEVALIER À LA COURTE CERVELLE»



L'histoire tramée par Anne Jonas respecte tout à fait les codes des récits-randonnées, récits de quête à la recherche d'un mieux-être ou d'un sens à la vie. Façon conte merveilleux. Elle se termine même par une morale. Mais voilà : le chevalier a «une bien courte cervelle!» Qu'on en juge: Amédée est un chevalier, les fées qui se sont penchées sur son berceau lui ont promis une destinée de roi. Alors il guette. Ne voyant rien venir, il se met en chemin pour forcer son destin. Il va voir le sorcier.

Il rencontre d'abord un vieux dragon qui n'a plus de goût à rien, puis un vieil arbre qui se lamente de voir s'éclaircir sa feuillée et enfin une princesse oubliée en haut d'une tour... Mais Amédée est bien trop obnubilé par sa propre destinée pour s'intéresser à ces personnes.

Le voici chez le sorcier. Celui-ci lui dit que c'est à lui de forger son propre destin, de décider de ce que sera sa vie. Bon. Il s'en retourne chez lui. Non sans que le sorcier n'ait répondu à ses questions : la princesse attend un époux, l'arbre est gêné par le trésor enfoui dans ses racines ; quant au dragon, «il lui faut manger le plus grand crétin qu'il pourra trouver». C'est le message qu'il délire à la princesse – mais il n'a pas le temps de l'épouser, il doit rentrer chez lui –, à l'arbre – mais pas le temps de déterrer le trésor –, et au dragon mais...

«– Comment appelles-tu un homme qui cherche sa destinée de roi et qui refuse d'épouser une princesse et de déterrer un trésor?»

– Je dirais qu'il s'agit d'un abruti doublé d'un ahuri. Un imbécile d'élite. Un bécasson de compétition. Une andouille aux allures de niguedouille ou encore un ballot hors du lot.»

Le dragon, lui, ne laissera pas passer sa chance...



Les images de Bérengère Delaporte sont très expressives et les couleurs d'une gamme simple: du rose clair pour la visage du benêt, des écailles vertes et de grands yeux menaçants pour le dragon, la douceur d'un clair de lune pour la princesse et du sépia foncé et du noir pour le sorcier. Cernées d'un trait noir, elles tiennent de la BD et font immédiatement venir le sourire aux lèvres. On imagine le rire partagé de l'enfant et de son parent lecteur, le soir, dans le lit...

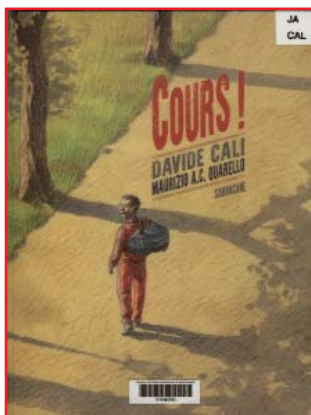
Anne Jonas (1964) est Grenobloise. Elle écrit essentiellement des (et sur les) contes. Ses derniers écrits l'ont vue collaborer avec autant d'illustrateurs.

Bérengère Delaporte (1979) est Strasbourgeoise. Après avoir filé sur Nantes, la voici revenue dans le Grand Est (Besançon). Pour ses derniers livres, elle a travaillé avec l'auteure Ghislaine Dulier (une série sur Sam & Watson).



Milan, 2011. 24p.

«COURS!»



Une belle histoire autour du sport. Autour du sport ou du mal-être dans la tête d'un enfant? Ray hait le monde entier. À l'école ce ne sont que bagarres, d'autant qu'il est Noir, à tel point qu'il est vite surnommé «Pas Touche Ray». Il finit dans le bureau du proviseur et là, surprise, M. Parker est un passionné de boxe.



Parker décide de prendre en charge l'entraînement de Ray. Il lui apprend

d'abord à cultiver son souffle en le faisant courir sur la cendrée. Ray s'y sent bien, il est doué pour la chose et y découvre un grand plaisir. Les années passent... et Parker lui conseille de préparer son avenir. Le voilà qui se lance dans les mathématiques.



À l'université, on l'embauche dans l'équipe de rugby. Mais, très vite: fracture du genou. Sa carrière est terminée. Parker est là, à sa sortie de l'hôpi-

tal, ainsi que...

... qui était son infirmière.

Et aujourd'hui, que fait-il? Après avoir enseigné, il est devenu proviseur et... il entraîne ses étudiants sur la cendrée...



Les dessins de Maurizio A.C. Quarello, aux crayons de couleurs, sont pleins de charme et de douceur. La mise en page est très dynamique et met en valeur les rebondissements de l'histoire écrite par Davide Cali, dans une invention de chaque page: vignettes, images horizontales coupées par un blanc de texte, images détournées et même double page.

On se prend d'affection pour ce gamin ronchon et bagarreur et pour ce proviseur, pédagogue dans l'âme. J'en ai fréquenté beaucoup et deux ou trois en effet ont pu être de cette trempe.

Le texte n'en dit jamais trop. Il est écrit à la première personne, ce qui le rend plus accrocheur. Pas de réflexions moralisatrices: c'est par l'action, par l'exemple, que l'histoire se construit. Dans le dernier paragraphe il s'adresse au jeune qu'il entraîne à la course et lui parle un peu de sa vie et de ce M. Parker à qui il doit tant: «Je ne sais pas si tu pleureras toi aussi quand je disparaîtrai; de toute façon, ce n'est pas d'actualité. Bon. Rendez-vous demain, au stade, 16 heures? N'oublie pas tes chaussures de course. On va voir si tu as du souffle.»

Tout est juste dans cet album. Les dessins sont à l'unisson du texte: ils évitent le spectaculaire en jouant la modestie du crayon de couleur. Ray n'est pas un héros, il ne boxera jamais, il gagnera quelques courses mais finira avec un grand-père dans le marathon.

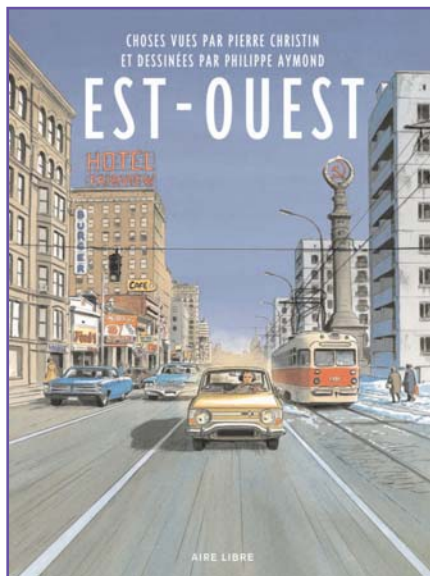
«Jamais je n'aurais pu imaginer une chose pareille dans ma vie», dit Ray. C'est-à-dire simplement peser sur sa vie, la façonner, la construire...

Anaïs Labbaye ♦

Sarbacane, 2016. 40p.

P. CHRISTIN/P. AYMOND

« EST-OUEST »



Cette première de couverture illustre fort à propos la thématique de cette BD un peu particulière : à gauche, le décor américain, à droite le décor soviétique. Au centre l'auteur qui conduit sa R10 qui finira rapatriée mécanique dans le port de Marseille.

C'est un genre nouveau pour moi : une autobiographie en BD !

Dans sa préface, Christin écrit : « J'ai traversé une période où la France basculait, parfois à reculons, dans la modernité sur fond d'optimisme généralisé quasi inimaginable aujourd'hui. Et cela, des deux côtés du "rideau de fer". »

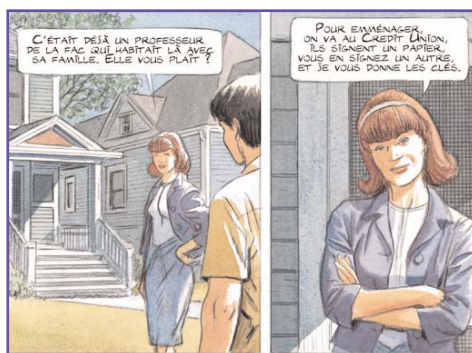
Christin est né en 1938, il a eu l'opportunité de profiter de la méritocratie républicaine.

« C'est l'époque où l'Éducation nationale commence à s'ouvrir timidement et chaque cours complémentaire a le droit d'envoyer deux élèves méritants au lycée.

Une délégation rectorale vient convaincre mes parents. »

Ce point me rappela l'instituteur qui incita et aida mes parents à compléter le dossier de bourses du second degré, bourses qui me permirent d'avoir le fameux bac !

L'auteur débarque aux États-Unis en 1965 avec une fonction minimum dans une université du Middle West... « Pas d'argent ? Le Crédit Union des professeurs va vous ouvrir un compte et vous faire des avances. »



Vivre à crédit : nouveauté complète pour un Français à l'époque. Bien évidemment il subit la voracité financière des vendeurs qui le « reniflent ».

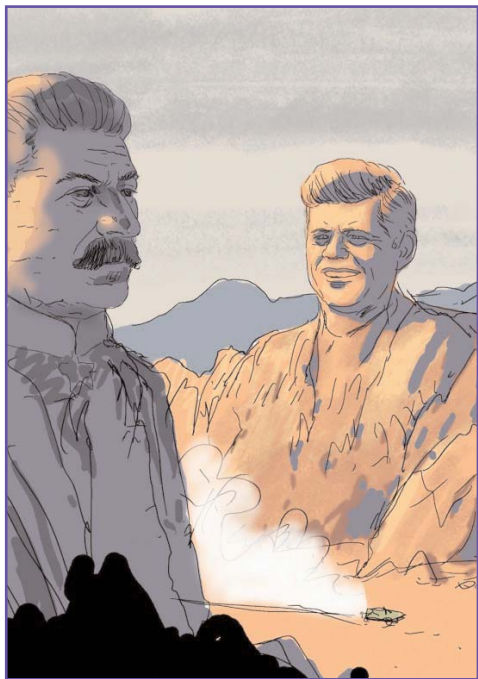
Fin 1966, retour des USA, courant 1967 il arrive à Bordeaux.

« L'idée est de monter un institut où on enseignera des choses plus ou moins absentes de l'université française. Et de trouver du boulot pour des étudiants souvent d'origine modeste. L'animation, la communication, le journalisme... il y aura un piano, une scène, une imprimerie, un studio radio télé. Bref, tout ce que j'aime. »

Ce livre est un road movie écrit à la première personne ; il a la bonne idée de cumuler trois aspects : autobiographique, documentaire et historique. Il se dévore comme un roman.

Le dessin de Philippe Aymond est sobre mais suffisamment détaillé. Il y a quelques doubles pages belles

de bucolisme. Toute cette dernière moitié du vingtième siècle est présentée historiquement: les guerres d'Algérie et du Vietnam, l'année 68, la guerre froide, le matérialisme dialectique qui n'a pas réussi à dégommer l'américain. Il parle même de Tchernobyl mais oublie Three Miles Island.



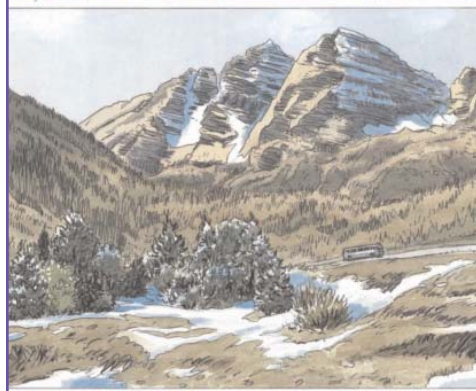
Je reconnais néanmoins à l'auteur sa recherche de neutralité et son désir de ne pas galvauder les théories de l'Est. « On peut saluer Lénine le grand stratège visionnaire, on peut aussi détester le petit bourgeois sectaire qu'était Vladimir Ilitch. »

Cette BD découverte au fil d'une discussion de fin de repas a bien parlé à mon esprit qui vieillit et se nostalgise. « L'URSS n'est plus. La guerre froide est terminée. La guerre des étoiles n'a pas eu lieu. Les démocraties populaires ont pris leur liberté. C'est la fin d'une époque...

Ou le début d'une autre ? »

H.F. Thiéfaine a proposé l'idée de Médiacrité. Poutine et Trump en usent, je crois.

Est-ce que Christin aura l'énergie d'évaluer la force de l'Inde et la Chine ?



Michel Deshayes 

Aire Libre, 2018.



MARIE UGUAY



Non, je ne suis pas féministe, juste un être humain, comme vous et moi, quel que soient les origines, la couleur ou le sexe mais, il faut bien le reconnaître, de Beyrouth à Montréal, des femmes ont écrit des textes qui me secouent les tripes. Mais alors, me direz-vous, il y a quand même des hommes (et même des Français peut-être...) qui ont écrit des choses formidables... Pourquoi pas? Oh, pas ceux qui plastronnent à la TV en tout cas ou dans les colloques, les Michel et consorts... de la masturbation intellectuelle j'vous dis! Bon j'arrête là mon coup de gueule et je reviens à la dernière que je viens de découvrir : Marie UGUAY. On parle beaucoup de sa biographie, mais le plus important (n'est-ce-pas?) ce sont ses écrits. Seulement trois recueils (le temps lui a manqué) et un journal, mais quelle force dans l'écriture! Lisez cet extrait de son journal pour vous faire déjà une petite idée :

Tu es invivable Montréal, avec tes rues parfumées dans la montagne et tes autres rues, ces corridors où ton cœur bat dans la poussière du mépris et de l'ennui. Tu croupis en juillet et en août sous la pression humide et tu te figes dans un long cri durant tout l'hiver. En janvier, tu es à vif avec des gerçures à l'âme. En février, plus rien ne bouge, tu es déjà ciselée dans le marbre. En mars, parfois, tu pleures et tu

rages. Tu n'as pas honte d'être laide en avril quand tu es toute nue. En mai, oui en mai seulement, tu lèves tes jupes et tu heurtes la lumière avec tes jupons et tes sourires. En automne, tu es un réceptacle d'espoirs qui vont s'étouffer sous le cul décoré de décembre.

Son style est dépouillé, sans métaphores ni fioritures. Pas de lyrisme, mais un travail rigoureux sur l'écriture. Elle va à l'essentiel. Dans son recueil *Autoportraits* (le plus abouti), publié à titre posthume, elle supprime toute ponctuation et majuscules. Elle parle de la nature, de la vie en général, de tout ce qui nous touche. Elle s'émerveille de l'intime et du quotidien.

maintenant nous sommes assis à la grande terrasse
où paraît le soir et les voix parlent un langage inconnu
de plus en plus s'efface la limite entre le ciel et la terre
et surgissent du miroir de vigoureuses étoiles
calmes et filantes
plus loin un long mur blanc
et sa corolle de fenêtres noires...

... les banlieues sont des braises d'orange
tu ne finis pas tes phrases
comme s'il fallait comprendre de l'œil
la solitude du verbe
tu es assis au bord du lit
et parfois un grand éclair de chaleur
découvre les toits et ton corps

Née à Montréal en 1955, elle y est décédée à 26 ans d'un cancer des os. Cette maladie invalidante a peut-être influé sur son parcours, mais probablement pas sur son écriture, ainsi qu'elle le disait.

Comment mieux résumer son style que cet extrait de son journal (qu'elle ne voulait pas voir publier) :

J'aime changer d'atmosphère, de féerie, aller là où peut me porter le hasard, être attentive au spectacle des saisons et des êtres, ne rien perdre des gens et des choses. Chaque poème est une ouverture au monde.

L'ensemble de ses poèmes (comprenant Signe et rumeur, L'Outre-vie, Autoportraits ainsi que Poèmes en marge et Poèmes en prose) a été publié à Montréal, aux éditions du Boréal en 2005.

Il existe pourtant des pommes et des oranges
Cézanne tenant d'une seule main
toute l'amplitude féconde de la terre
la belle vigueur des fruits
Je ne connais pas tous les fruits par cœur
ni la chaleur bienfaisante des fruits sur un drap blanc

Mais des hôpitaux n'en finissent plus
des usines n'en finissent plus
des files d'attente dans le gel n'en finissent plus
des plages tournées en marécage n'en finissent plus
J'en ai connu qui souffraient à perdre haleine
N'en finissent plus de mourir
en écoutant la voix d'un violon ou d'un corbeau
ou celle des érables en avril

N'en finissent plus d'atteindre des rivières en eux
qui défilent charriant des banquettes de lumière
des lambeaux de saisons ils ont tant de rêves
Mais les barrières les antichambres n'en finissent plus
Les tortures les cancers n'en finissent plus
les hommes qui luttent dans les mines
aux souches de leur peuple
que l'on fusille à bout portant en sautillant de fureur
n'en finissent plus
de rêver couleur orange

Des femmes n'en finissent plus de coudre des hommes
et des hommes de se verser à boire

Pourtant malgré les rides multipliées du monde
malgré les exils multipliés
les blessures répétées
dans l'aveuglement des pierres
je piège encore le son des vagues
la paix des oranges

Doucement Cézanne se réclame de la souffrance du sol
de sa construction
et tout l'été dynamique s'en vient m'éveiller
s'en vient doucement éperdument me léguer ses fruits

souvenir odorant des pages
lecture derrière les vitres trempées
languissement des caresses
plusieurs envols ont créé ce tremblement des mots
brèche lourde du soleil

Signe et rumeur

J'irai partout ailleurs
l'hirondelle la fumée les roses tropicales
c'est tout le matin ensemble
puis l'homme que l'on aime et que l'on oublie
je serai bien le jour
dans la moisissure d'or
qui traîne dans toutes les capitales
et le tapis usé les ascenseurs

je n'ai plus d'imagination
ni de souvenirs forcément
je regarde finir le monde

et naître mes désirs

Signe et rumeur

tout ce qui va suivre
maintenant t'appartient
des traces du rideau
et de la surface du sol
des plis du clair-obscur
à l'étang parfait de la nuit
et le mouvement très pur des respirations
le destin imaginaire des mains

c'est pour toi qu'il tremble
ce passage furtif et dérisoire
de clartés aux profondes strates
et l'ombre s'agrandit
au-dessus des montagnes
pour toi ce tremblement
qui complique l'espace
inaugure le déclin
de tant de splendeurs
toute la vacance
qui juge ses fleurs
et prépare ses fruits

Autoportraits

nos gestes s'entrouvrent
avec le déploiement des matins
avec l'attente émerveillée
des racines et des eaux souterraines
et s'écoulaient comme des rivières

Signe et rumeur

Mario Lucas 

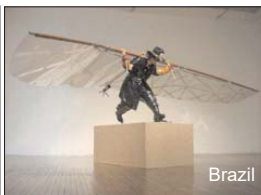
Panamarenko est mort le 14 décembre 2019.



Placez Léonard de Vinci dans le shaker du XX^e siècle, versez une dose de Clément Ader, deux de Werner von Braun et trois de Jules Verne, secouez... Normalement, rien ne se passe. Sauf si nous sommes en Belgique où depuis toujours la poésie est fécondée par la science et où la science peut à son tour servir de détonateur à la rêverie artistique.

Henri Van Herwegen, mieux connu sous le nom de Panamarenko, possédait deux solides formations : celle de scientifique et celle d'artiste. Il avait aussi

deux cerveaux : celui d'un homme pétri de technologie qui cohabitait avec celui du poète. Fasciné par ce qui vole, flotte, voyage, il consacrera sa vie à réaliser d'improbables objets, souvent de très grande taille. Panamarenko a développé une véritable poésie sur les mécaniques de vol. Ses productions sont à la fois drôles, improbables, poétiques mais surtout fonctionnelles et réalisables. Avec lui, science et art ne s'opposent pas. À la différence de Vinci qui cherchait à tâtons des solutions pour faire voler ses objets rêvés, Panamarenko lui, connaît par cœur les



technologies du XX^e siècle. Il s'arrange pour que tout ce qu'il produit fonctionne... mais ne marche évidemment pas, sinon grâce à la projection qu'en fait notre propre imaginaire.

Lors de sa dernière grande exposition en 2005 il décida qu'à l'âge de 65 ans il avait assez travaillé et que de surcroît qu'il n'avait plus de place chez lui pour stocker tous ces objets. Il cessa donc totalement de produire.

Michel Lalet ♦

OÙ EST PASSÉ LE 14 DÉCEMBRE 1582 ?

En décembre 1582, on est passé directement du dimanche 9 au lundi 22! Au milieu, rien... Il n'y a donc pas eu de 14 décembre 1582!

Cette étrangeté tient à l'adoption du calendrier grégorien. Jusqu'à cette date, l'Occident vivait avec le calendrier dit julien, du nom de Jules César à l'origine de sa mise en application. Mais l'astronome Sosigène, ne disposant pas d'une calculatrice intégrée à son smartphone, s'est légèrement trompé dans ses calculs. Il avait bien trouvé qu'il convenait d'insérer une journée supplémentaire tous les quatre ans, mais avait fondé ses calculs sur l'idée d'une année d'une durée de 365,25 jours. En réalité, l'année solaire est exactement de 365 jours, 5 heures 48 minutes et 45,198 secondes, soit 365,2421898 jours. L'écart semble faible, mais il provoque un décalage de 8 journées tous les mille ans et il était déjà de 18 jours en 1582!

Christophorus Clavius, Allemand, jésuite, mathématicien et astronome chargé par le pape Grégoire XIII de cette refonte du calendrier, en profita pour recalculer les horloges. Il n'était pas question de parler alors de rotation de la Terre autour du Soleil, si bien que Christophorus Clavius établit la base de son calcul en prenant comme point pivot l'équinoxe de printemps, une date importante pour l'Église dans la fixation de Pâques. Une fois cette date d'équinoxe fixée, il put revenir en arrière, valider celle du solstice d'hiver et, partant, fixer la date de la nouvelle année.

Et il se trouverait encore des écoliers et des parents pour dire que les maths ne servent à rien?

TYCHO BRAHE, NÉ LE 14 DÉCEMBRE 1546

La vie relativement brève de Tycho Brahe (mort à 51 ans) et ses apports à l'astronomie et aux sciences sont si riches qu'un bref paragraphe ne peut y suffire.

Sa renommée et l'importance de ses travaux astronomiques sont tels qu'à l'âge de trente ans, le roi Frédéric II du Danemark veut l'attacher à son royaume. Tycho refuse l'argent et les honneurs, mais accepte en cadeau l'île de Van et d'importantes dotations financières. Il y bâtit Uraniborg (le Palais des Cieux), qu'il pense comme un centre de recherche et d'accueil des étudiants de l'Europe entière. Tycho Brahe observe, compile, catalogue et offre le plus large descriptif des étoiles que l'on ait connu jusque-là.

On lui doit la découverte d'une supernova, dont la description qu'il en fait contribuera à bouleverser les représentations du ciel et de l'univers couramment admises.

Ses découvertes le conduisent à développer et utiliser des instruments d'optiques révolutionnaires arrimés au sous-sol d'Uraniborg, qu'il installe sous des coupes, réalisant un observatoire astronomique résolument moderne.

On connaît sans doute la polémique au sujet de sa mort : assassiné par Kepler, jaloux de ses succès? Mort d'un éclatement de vessie pour avoir été contraint d'attendre indéfiniment son souverain? Empoisonné par ses détracteurs? On croit aujourd'hui qu'il serait mort d'une absorption de mercure, métal qu'il utilisait abondamment dans ses travaux d'alchimiste...

Ça n'empêche pas les Tchèques saisis d'une envie pressante d'utiliser encore aujourd'hui l'expression : « Je ne voudrais pas mourir comme Tycho Brahe! »

Examinez les esprits qui réussissent à nous intriguer : loin de faire la part des choses, ils défendent des positions insoutenables." Emil Cloran - La tentation d'exister.

USQUE TANDEM...

Aujourd'hui, sujet grave! Nous allons aborder un problème majeur qui touche chacun d'entre nous. Enfin, ceux qui vivent dans les pays dont le P.I.B. vaut la peine qu'on s'en inquiète et, parmi ceux-là, les négligents qui n'ont pas songé à se débarrasser de leur ligne téléphonique normale. Ce problème majeur, Mesdames et Messieurs, c'est le démarchage téléphonique stupide.

Driiinnnggg! Ça sonne. Oui, le téléphone normal fait Driiinnnggg. C'est comme ça. On décroche, parce qu'on se dit qu'à neuf heures du matin, c'est sans doute la cousine Berthe qui s'est aggravée du fibrome et qui estime que le monde entier est en droit de le savoir.

– Je vous écoute...

– Allo? Madame Moussu?

J'accentue ma belle voix de Chaliapine, la voix toute grave du fils de mon père, avec ses harmoniques médium imparables :

– Comme vous pouvez le constater...

– Madame Moussu, je me présente. Je suis Téléphonia et je voudrais vous annoncer une bonne nouvelle...

– ...

– Dans le cadre de l'opération à un euro, je voudrais vous faire profiter de l'isolement à un euro...

– ...

– Qui est un isolement à un euro bien isolé de par-tout...

– ...

– Allo? Madame Moussu? Je ne vous entends pas.

– Normal. Je n'ai rien dit. Je vous écoute.

– Oui, mais comme vous ne disiez rien...

– C'est vous qui appelez. Ne comptez pas sur moi pour faire les frais de la conversation!

– Oui. Heu! D'accord... Notre bureau d'observation des études d'analyse passe dans votre région et se dirige droit sur vous...

– Ah, tiens...

– C'est pour profiter du passage qui donne droit à profiter de l'avantage de l'euro à un euro pour l'insolation du râble.

– Vous m'en direz tant...

– Donc, c'est pour le rendez-vous...

À cet instant de la conversation que je pressens fructueuse, je déclenche d'un doigt perfide la bande son qui reproduit à merveille le rugissement d'un lion foutrement en colère qui hurle sa désapprobation dans les oreilles de Téléphonia.

– C'est quoi? C'est quoi???

– C'est mon mari. Il dit que l'avantage de l'euro à 1 euro, on a déjà profité.

Je lance le rugissement une nouvelle fois...

Malgré la tempête léonine, Téléphonia bande ses muscles téléphoniques et reprend :

– Si ça vous intéresse, notre technicien spécialisé compétent et altruiste va passer dans la journée. Si vous pouvez me dire de où vous habitez, si je vous prie...

Troisième lion, plus fort encore.

– Parfait, envoyez-le vite. Je crois que quelqu'un a grand-faim ici.

Bip, bip, bip...

Bien entendu, Téléphonia ou l'un de ses semblables va rappeler cinq ou six fois dans la journée. Ces appels sont entrecoupés de pas mal d'autres. Tel celui où une bande enregistrée se contente de dire : « Gooouuuude bâââille... » et ça raccroche. Merci pour le dérangement! Mais ça m'épate. On se demande ce qu'ils espèrent vendre de cette manière-là.

Celui aussi où il n'y a rien. Personne. Juste une sonnerie dans le lointain et ça raccroche aussitôt.

Et tant d'autres : les assurances, les cloportes dans les charpentes, l'électricité à deux balles... Depuis des mois. Quinze fois par jour.

Mais quand ce sont des personnes vivantes, ça me fait de la peine. Téléphonia me fait de la peine. Parce que je sais que derrière elle, à l'affût, se dissimule un luisant manager vissé à sa tablette numérique pleine de statistiques à la con dont la fonction sans âme et sans

intérêt consiste à cocher, noter et évaluer la performance de cette pauvre fille. Téléphonia n'a aucune chance d'être performante en quoi que ce soit. Un ordinateur décide à sa place d'appeler des idiots dans mon genre, qui refusent les listes rouges mais qui n'ont pas pour autant la moindre envie de profiter des mille et une offres commerciales quotidiennes...

Elle se retrouve dans la position inconfortable de devoir s'incruster chez des personnes qui n'ont rien demandé, qui détestent qu'on les dérange à toute heure, qui n'ont pas la fibre de vouloir profiter de quoi que ce soit et qui, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, vont les envoyer balader. Et tout ça, pour leur vendre un truc réchauffé à quoi elles ne croient pas elles-mêmes. Alors parfois, je lui demande si elle ne pourrait pas me donner le numéro de téléphone personnel du crétin frétilant à tablette qui lui pourrit la vie. Pour voir s'il aimera ça, qu'on le dérange du matin au soir... Ou mieux, ceux des patrons de ces éphémères sociétés de démarchage à domicile qui ratissent des queues de budget de communication et qui, une fois leur part du

pacote empochée, convertissent ce qui subsiste en chapelet d'emmerdements pour les abonnés du téléphone normal... Ah! Avoir leur ligne directe pour pouvoir les appeler vingt fois par jour!

Téléphonia dans tout cela est payée au lance-pierre. Parfois même au résultat. Et dans ces boîtes désormais posées aux quatre coins du monde, la valse des Téléphonia – ou des Téléphonio – interchangeables est la règle.

Alors bien sûr, ce n'est pas contre eux que l'on a envie de crier avec Cicéron: *Usque tandem Catilina abutere patientia nostra?* mais bel et bien à l'encontre de cette cohorte d'entrepreneurs au petit pied qui ne mériteraient que de recevoir le nôtre dans le postérieur.

Michel Lalet ♦

1. *Jusques à quand Catilina, abuseras-tu de notre patience?* Adresse de Cicéron à Catilina, qui avait entrepris de renverser la République romaine. *Usque tandem...* de jolis souvenirs d'école et de grammaire latine!

AH! LES PAGES ROSES DU PETIT LAROUSSE...

Quand je fis sa connaissance, rien ne laissait présager qu'elle fût professeure de latin-grec dans le lycée de la ville. Elle était simplement magnifique... et moi tout à fait quelconque mais elle me rassura «*Contraria contrariis curantur*»¹. Sans doute avais-je été précédé de ma réputation, «*Fama volat*»² n'est-ce pas? Toujours est-il qu'elle était de ces femmes dont Francis Bacon a écrit «*Non, nisi parendo, vicitur*»³, ce qui ne s'invente pas.

Elle me prit donc sous son aile – je ne l'ai pas dit mais elle était plus âgée que moi, oh!, de si peu, quatre petites années – et – «*Qui habet aures audiendi, audiat*»⁴ – nos premiers ébats intimes la laissèrent sans voix, ce qu'avec modestie j'expliquai «*Quia nominor Leo*»⁵.

Les amis n'en revenaient pas: «*Quo non ascendet?*»⁶ (Yves); plus philosophe, Daniel me mit en garde: «*Vulnerant omnes, ultima necat*»⁷ mais Rosa serait-elle la dernière?

Je fis de considérables progrès en latin et crus l'avoir définitivement conquise le jour où je me mis à lui écrire des vers, «*Nulla dies sine linea*».⁸

Hélas ma métrique boitait et cela, comment eût-elle pu me le pardonner? «*Vanitas vanitatum, et omnia vanitas*»⁹.

Les résultats du bac tombèrent: latin 9/20 (un méchant texte de Cicéron!); oral français 8,5/20 (la poésie de Villon). Elle ne me chassa pas: elle m'interdit simplement sa porte.

Elle est aujourd'hui inspectrice générale et moi, pigiste à deux balles dans un hebdomadaire du Loir-et-Cher.

Notre liaison torride finit ainsi, «*desinit in pesce*m»¹⁰.

1. Les contraires se guérissent par les contraires.

2. La renommée vole.

3. On ne la vainc qu'en lui obéissant.

4. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende.

5. Parce que je m'appelle Lion [jeu de mots avec Léo, mon prénom].

6. Jusqu'où ne montera-t-il pas? [le lycée était dirigé par une proviseure...]

7. Toutes blessent, la dernière tue.

8. Pas un jour sans une ligne.

9. Vanité des vanités, et tout est vanité.

10. Finit en queue de poisson.

SI LE GRAIN NE MEURT

Pour Zola, dans sa présentation du treizième roman des *Rougon-Macquart*, l'ouvrier est la victime du système d'exploitation capitaliste et de ses crises financières, la grève représente pour lui l'explosion d'une violence contenue et « d'autant plus violente que la misère, la souffrance a été plus grande ; et là aussi [il faut] pousser au dernier degré possible de la violence. Les ouvriers lâchés vont jusqu'au crime ; il faut que le lecteur bourgeois ait un frisson de terreur ». Toutefois, au regard de l'histoire, le comportement et les actions du mouvement ouvrier qu'il décrit dénaturent la réalité des luttes de cette époque et la complexité de leurs enjeux. *Germinal* n'est à ce titre qu'un roman de bourgeois progressiste qui, en fait de terreur, rassure le bourgeois. Les revendications des protagonistes n'ont rien de révolutionnaires, ils ne demandent qu'à vivre décemment, ce que certains patrons éclairés et même Napoléon III ont commencé à leur accorder à l'époque où se déroulent les faits. Contrairement à ce que l'on a fini par faire accroire, les mineurs sont les mieux lotis de la classe ouvrière et aussi les plus organisés. Le pire c'est que les représentations du monde ouvrier qu'il a construites subsistent encore et ne sont pas sans retombées sur celles d'aujourd'hui. Il n'y a qu'à revoir les adaptations cinématographiques.

Le roman fonctionne comme un drame shakespearien, la grève n'est là que pour dénouer les tensions tragiques de l'intrigue. *Germinal* n'est pas une aurore mais un crépuscule, c'est l'histoire d'une défaite, l'échec d'un mouvement qui s'achève en jacquerie. Ce serait un grave contresens que de prêter au roman une quelconque finalité révolutionnaire. Les revendications modestes des grévistes ne vont pas jusqu'à la volonté de reprendre en main leur destinée ou de changer la société. Certes, ses personnages ne sont pas abstraits, le discours politique transparait à travers les dialogues des héros, Proudhon, Bakounine ou Marx sont évoqués et le roman s'appuie sur une documentation solide. En réalité Zola s'intéresse plus volontiers à l'hérédité au sein d'une famille qu'à l'évolution historico-sociale du prolétariat. Il a le sens de l'enquête. En émule du positivisme, il lui faut s'informer sur le terrain, quitte à tout resituer selon son propre horizon intellectuel dans le calme de sa retraite de Médan. Plus que réaliste, il est naturaliste dans le sens où la liaison entre ses personnages et leur milieu doit aboutir à prouver leur déterminisme généalogique. Balzac avait déjà commencé mais avec plus de pondération !

Le travail de l'écrivain débute comme une enquête. Ayant l'intention louable de s'intéresser au monde de la mine, ce que depuis *Les Indes noires* de Jules Verne personne n'avait tenté, il se rend à Anzin dans le Nord juste avant que n'éclate la grande grève du 21 février 1884. Là, grâce à l'intercession de son ami Alexandre Viard, maire

de Lille, il rencontre les mineurs, descend dans les fosses, visite les corons, fréquente les estaminets et s'imprègne des paysages. Ses rencontres lui permettent de collecter anecdotes et témoignages. Scrupuleusement, il note tout. Les *Carnets d'Anzin* plantent le décor et l'atmosphère d'un monde nocturne et contrasté. Les figures, la topographie, le rythme du quotidien sont prêts, il faut un dénouement ! La « Fusillade du Brûlé » à La Ricamarie dans le sud du département de la Loire en 1889 lui servira de modèle.

À partir de ce matériau, Zola va composer une mythologie hallucinée de la mine et du prolétariat dans une rhétorique expressionniste de la mine qui annonce la catastrophe à venir. Une mine transposée quelque décennies en amont. Une mine de la souffrance et de la damnation. Pour taper fort, le traitement du récit sera manichéen, dans la psychologie des personnages comme dans l'opposition des tableaux, des situations et des hiérarchies sociales. L'énergie, la spontanéité est du côté des travailleurs, le raisonnement du côté du patronat. Chez Zola, le cul reste l'apanage du prolétaire, la tête celui du patron. C'est encore plus visible à la lecture dans la description des femmes. La sensualité brute des ouvrières s'oppose à l'attitude compassée des bourgeoises.

Voici enfin la grève, ce moment où le profane de la misère et de l'exploitation frôle le sacré de la lutte. Elle est d'abord décrite comme une violence d'interruption, un instrument d'action spontanée qui galvanise les mineurs. La grève n'est pas encore l'idéal d'action que préconiseront Georges Sorel et Édouard Berth contre l'état bourgeois. Les mineurs de Zola ne défient pas l'État, ils n'ont que de modestes ambitions. Le dénouement shakespearien exige qu'elle s'achève en jacquerie. Il faut du crime et du sang ! Et une note d'espoir : « *Aux rayons enflammés de l'astre, par cette matinée de jeunesse, c'était de cette rumeur que la campagne était grosse. Des hommes poussaient, une armée noire, vengeresse, qui germait lentement dans les sillons, grandissant pour les récoltes du siècle futur, et dont la germination allait faire bientôt éclater la terre.* »

Si le discours social qui affleure rejoint la littérature chez Zola, celui-ci ne franchit jamais la frontière qui le sépare de ses personnages. D'un côté, la matière et la forme, de l'autre, la pensée et l'idée du bourgeois qu'il est lui-même. On reste en 1789 et on ne sera jamais vraiment dans la préfiguration de 1917, malgré l'excipit du roman.

